Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers / Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged / Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing / Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- [ ] Only edition available / Seule édition disponible
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- [ ] Additional comments / Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages / Pages de couleur
- [ ] Pages damaged / Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached / Pages détachées
- [x] Showthrough / Transparence
- [x] Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

10ème Année. MONTREAL, Samedi 30 Octobre 1886 No. 5

T. BEAUGRAND, Editeur-Propriétaire. | Abonnements : Un an..... $0.50 | Le No. UN Cent | Bureaux : 35 St. Gabriel. | LADEBAUCHE, Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER ET SEUL VIN DE QUININE DE PAMPBELL
ET POUR QUIE FAIRE DE PRESSION ET POUR LA DÉBILITÉ FIEVRE INTERMITTANTE
FIEVRES TOUTES DES MARAIS
LE GRAND TONIC REMFORCISSANT DE JOUR

FEUILLETON du CANARD

LES TRIOS DES CHENIZELLES

(Suite.)

Ces sortes de silences profonds que sait garder la femme dans les circonstances difficiles irriteraient un agneau.

—Vous êtes coupable, dit le mari, et vous craignez que le son de votre voix ne vous trahisse..... Ah ! si je tenais le misérable ! dit-il en renversant une chaise...Vous ne m'avez pas demandé des nouvelles de mon voyage ? dit-il en se radoucissant subitement. Rien, pas un mot, pas une parole... On ne peut pas vivre ainsi ; non, on ne peut pas vivre ainsi.

M. Loncle s'arrêta quand il eut parlé longtemps, passant des reproches aux accusations, des violences aux paroles caressantes. Il était arrivé l'esprit en désordre, la tête perdue, comptant sur les inspirations que lui donnait son entrée, et le malheureux sentait ses paroles se briser contre la froideur raisonnée de sa femme. Chaque phrase qui sortait de sa bouche ne portait pas, mais lui revenait comme par ricochet et le blessait.

M. Loncle comprit qu'il avait eu tort de n'avoir pas bâti un système oratoire ; il pensa qu'il ferait mieux de s'enfermer dans un moyen d'accusation violent ou de s'abriter dans un tendre pardon. En chemin, il avait calculé que sa femme se jetterait dans ses bras en avouant sa faute ; alors il était indigné, grinçait des dents et rugissait de telle sorte que son compagnon de voiture s'était demandé à quel échappé des Petites-Maisons il avait affaire. Mais l'événement avait déjoué tous les discours préparés. Que faire, que dire contre une telle froideur ?

Le lendemain de l'élection.

Tête d'un pendard qui comptait avoir sa part du gateau ministériel.

M. Loncle battu, sortit honteux, humilié comme une troupe qui est montée à l'assaut, comptant sur une défense, et qui se retire déjà à moitié vaincue par la vue de nombreuses batteries que les assiégés viennent de découvrir.

—Voilà donc ce maudit lilas qui a causé tout mon malheur ! s'écria M. Loncle, qui essayait de rafraîchir ses esprits à l'air pur du jardin.

Il secoua violemment le lilas et passa sa colère contre l'innocent arbre en essayant de le déraciner ; puis, honteux de son action, M. Loncle haussa les épaules, regarda si par hasard sa femme ne l'avait pas suivi et piétina la terre qu'il avait remuée en tentant d'arracher le lilas. Maintenant il voulait la vie du lilas autant que tout à l'heure il avait désiré sa mort. Le malheur était que M. Loncle manquait de parti pris, tantôt s'arrêtant à une idée, tantôt à une autre.

Cependant le souvenir de M. Trude lui revit à l'esprit, et il se demanda quelle conduite il allait tenir à l'égard du séducteur. Sans doute celui-ci, n'était pas prévenu, reparaîtrait dans la journée ou dans la soirée. Fallait-il l'expulser honteusement, ou le provoquer, ou lui demander réparation, ou le recevoir comme de coutume ?

La danse de ces différentes idées remua tellement l'esprit de M. Loncle que son corps s'en ressentit. Il fit peut-être six cent fois le tour de son jardin, sans se rendre compte qu'il marchait. Il obéissait à de secrètes tempêtes intérieures qui lui mettaient en mouvement ses bras et qui les faisaient mouvoir en sens extravagants Un moment il tua évidemment M. Trude en duel, car il se fendit et s'allongea, la figure pleine d'une satisfaction cruelle, et il poussa un cri tel que celui d'un peintre qui laisse tomber sa pelotte de pâte. Ce duel, exécuté en imagination avec toute la bravoure possible, ne contenta point l'esprit timide de M. Loncle « Malheureux ! s'écria-t-il, vous osez reparaître dans ma maison après ce qui s'est passé... Fuyez, et ne vous présentez jamais devant mes yeux...» Alors M. Loncle entendait la sonnette de la rue ; il allait lui-même ouvrir la porte, et il congédia ainsi le maître de musique. Puis les traits du mari quittaient leur état de crispation et reprenaient les lignes tranquilles que la société exige : sa bouche était souriante, ses yeux caressants ; il se frottait les mains. « Mon cher monsieur Trude, que je suis heureux de vous revoir ! Votre santé a été bonne ?... Veuillez entrer ; ma femme vous attend. Je vais donc entendre un peu de musique, dont je suis privé depuis si longtemps.»

En ce moment la vieille bonne apportait au chien sa pâtée habituelle.

—Marguerite, dit M. Loncle, écoutez ici.

La vieille domestique vint près de son maître. Il lui demanda si rien d'extraordinaire n'était arrivé à la maison pendant son absence : il fit parler la vieille bonne sur sa maîtresse, sans cependant lui montrer les soupçons qui déchiraient son âme. Avait-on fait beaucoup de musique ? Venait-on toujours M. Charles et M. Trude ? Venaient ils en emble ?

La domestique répondit à toutes ces questions, sans se douter de leur importance ; mais elle n'apporta aucune lumière à M. Loncle.

A l'heure du diner, M. Loncle fut humilié de se présenter devant sa femme sans avoir pris un parti, et il la fit prévenir par la domestique qu'il avait à sortir. Son véritable but était de se promener dans les Chenizelles en attendant l'arrivée de M. Trude. Décidé à avoir une conference avec le musicien, avant que celui-ci ne fût prévenu de son arrivée, il espérait qu'il parviendrait, dans le premier moment de trouble, à connaître la fatale vérité ; mais les heures d'attente sont plus longues aux jaloux qu'aux amoureux.

Après avoir attendu vainement une demi-heure dans la rue, M. Loncle se décida à rentrer.

—Comment ! dit-il à sa femme, vous vous mettez à table sans moi ?

Mme Loncle montra à son mari un couvert vide qui attendait ; le mari devint furieux en voyant que sa femme avait presque deviné son retour, et il se mit à table ennuyé, ne trouvant rien de bon, criant après la vieille domestique, mangeant malgré tout, quoiqu'avec colère. Le diner était à peine terminé qu'on entendit la cloche de la porte. M. Loncle se leva précipitamment, le sang à la figure, avec la mine d'un homme effaré qu'un grand coup vient de frapper. La vieille bonne, qui desservait la table, alla vers la porte.

—Marguerite ! cria M. Loncle d'une voix étranglée.

—Qu'est ce qu'il y a monsieur ?

—Restez là, dit-il ; je vais ouvrir moi-même.

—Non, dit-il, allez-y... attendez... A n'importe qui, vous direz que madame ne peut recevoir aujourd'hui.

La vieille bonne, étonnée, regarda M. Loncle, puis sa femme, qui ne levait pas les yeux, de peur que son mari n'interprétât son regard comme un signe d'intelligence avec la domestique.

—Allez vite, dit M. Loncle, qu'un second coup de sonnette venait de faire tressaillir ; madame n'y est pour personne...

La vielle bonne revint bientôt et dit que M. Trude s'était présenté et

avait annoncé qu'il reviendrait le lendemain.

—Demain ! s'écrie M. Loncle, demain, nous verrons.

Dans les cinq minutes qui suivirent le dernier coup de sonnette, M. Loncle se leva dix fois de sa chaise, avec l'intention de rejoindre le maître de musique ; sa femme, comprenant tous ces secrets mouvements, le regardait avec pitié. Des orages s'amoncellaient sans cesse sur le front de M. Loncle, qui se disait qu'une pareille existence était intolérable, et qui cependant se sentait faible devant la résistance de sa femme. La nuit venait lentement : la position était si critique pour M. Loncle, qu'il sentait qu'il serait moins ridicule de tuer sa femme que de se trouver ainsi seul avec, sans pouvoir lui tirer une parole douce ou cruelle.

Quand la nuit fut venue tout à fait, M. Loncle alla vers sa femme assise, qui regardait les derniers feux du village s'éteindre peu à peu, dans la vallée. Il lui prit les mains et les froissa doucement et longtemps, comme pour les étudier et en tirer une conversation que la bouche refusait. Mme Loncle abandonna ses mains à mari, mais elles étaient mornes et inertes. Ce n'étaient pas de ces mains fines, effilées, délicates, caressantes, qui parlent d'une langue mystérieuse et pleine de voluptés à celui qui sait comprendre de tels discours ; ce n'étaient pas de ces chairs plus douces que le velours, plus souples que l'acier, qui sont une si énervante promenade aux lèvres : c'étaient des doigts atones et sans vie qui se laissaient prendre sans opposer résistance.

—Ma femme, s'écria M. Loncle, pardonnez-moi... Je ne peux pas vivre ainsi ; j'ai tort, je le vois pardonnez-moi.

La situation était devenue tellement insupportable à Mme Loncle, qu'elle dit à son mari :

—Monsieur, relevez vous.

—Tu me pardonnes alors ?

—Vos injurieux soupçons peuvent-ils m'atteindre ? dit elle. Et cependant, après la lettre insensée que vous m'avez écrite, j'étais décidée à me séparer de vous.

—Oublions la lettre, dit M. Loncle, oublions tout ; tiens, je n'y pense déjà plus... mais c'est parce que je t'aime que je t'ai écrit une pareille lettre... je t'aime trop...

—Alors, monsieur, modérez votre amour, car vous me faites sentir vos transports d'une manière blessante.

—Combien tu m'as fait souffrir, dit M. Loncle, depuis que je suis arrivé ici ! J'ai compris l'enfer en une après-midi.

—Et moi, monsieur, croyez vous que je sois heureuse depuis votre départ ?

—Vraiment ! s'écria M. Loncle au comble de la joie, tu me regrettais un peu ?

—Ne vous ai je pas prié instamment de revenir ?

—Oui, tu as raison, ma chère femme... mais tout est oublié, et nous allons retrouver notre vie heureuse du passé.

S'il y avait eu de la lumière dans le salon, M. Loncle aurait remarqué que les yeux de sa femme se levaient tristement vers le ciel.

—Ce pauvre M. Trude que j'ai renvoyé... Demain je lui en ferai mes excuses.

—Comment ! dit Mme Loncle, vous pensez à le recevoir ?

Sans doute : il a été un peu amoureux de toi : ce n'est pas sa faute à ce garçon ; je ne lui en veut pas. Et qui ne serait pas pris à ta beauté, à ta poésie ?...

—Allons, monsieur, vous faites des phrases, dit Mme Loncle ; vous tombez d'un extrême dans l'autre. Plus j'ai pensé à ce que vous appelez l'amour de M. Trude, plus je vois maintenant le vide affreux que lui cause la mort de sa mère. M. Trude s'est trompé : il ne m'aimait pas. Il m'a apporté une vive affection qui avait besoin de prendre racine quelque part ; sans la mort de sa mère, il ne m'eût jamais regardée que comme une musicienne. Un moment j'ai consenti à tromper sa douleur ; mais je me suis aperçue que le rôle d'amie devenait trop dangereux, et je vous ai rappelé.

—Que tu es bonne ! s'écria M. Loncle.

(*A continuer.*)

LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous mois.

Annonces : Première insertion, 10 centins par ligne : chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 30 Octobre 1886

DEUX BONNES HISTOIRES

—Le *Harper's Bazar* nous donne une anecdote amusante et ingénieuse, qui aurait pu inspirer à la Fontaine le sujet d'une de ses meilleures fables :

Un homme suivait un jour un chemin, une femme en suivait un autre. Les deux chemins finirent par se croiser et l'homme et la femme arrivèrent au point de jonction. l'homme portait sur son dos une grande chaudière de fer ; il tenait d'une main par les pattes un poulet vivant ; il tenait une canne de l'autre main, et il conduisait un bouc

Au moment précis où ils atteignirent un ravin obscur et profond, la femme dit à l'homme :

—Je crains de traverser ce ravin avec vous, c'est une place solitaire, vous pourriez vaincre ma résistance et m'embrasser par force.

Si vous aviez peur de cela, dit l'homme vous n'auriez point du tout fait route avec moi. Comment me serait-il possible de vaincre votre résistance et de vous embrasser de force lorsque j'ai cette grande chaudière de fer sur mon dos, une canne dans une main, un poulet vivant dans l'autre, et que je conduis un bouc ? C'est absolument comme si j'avais les mains et les pieds liés.

—Oui, répondit la femme, mais si vous enfonciez votre canne dans le sol ; si vous y attachiez le bouc, et que vous renversiez la chaudière sur le chemin et plaçant le poulet dessous, vous pourriez malicieusement m'embrasser en dépit de ma résistance.

—Grâce soit rendue à ton artifice, ô femme ! se dit l'homme à lui-même avec joie. Je n'aurais jamais eu l'idée de recourir à un semblable expédient.

Et lorsqu'ils arrivèrent au fond du ravin, l'homme enfonça sa canne dans le sol, et y attacha le bouc Il donna le poulet à la femme en lui disant :

—Tenez le, pendant que je vais couper un peu d'herbe pour le bouc.

Et alors enlevant la chaudière de ses épaules, il l'abaissa en la renversant à terre sur le poulet qui fut ainsi emprisonné. Cela fait, il embrassa malicieusement la femme.

Et nunc.....

***

Une bonne histoire de homard pour terminer, et je vais vous la servir telle que je l'ai entendue raconter par un garçon de table normand dans un restaurant populaire de la rue St. Jacques.

J'avais commandé une salade au homard. J'ai une faiblesse pour le homard, surtout lorsqu'il sort de la casserole : tout rouge, tout fumant. Mais comme nous ne sommes plus à la saison du homard naturel, je me contente, à défaut de mieux, de la salade aux conserves. C'est toujours un petit bonheur, en attendant mieux.

Le garçon à qui j'avais demandé ma salade aime à causer, et tout en ouvrant la boîte de conserves, il donnait cours à sa verve.

—Ils appellent ça des homards, au Canada, dit-il d'un air dédaigneux, en vidant dans une assiette la chair couleur rose du crutacé ; en Normandie ça passerait à peine pour de pauvres écrevisses Ah monsieur ! la Normandie, c'est là le pays où l'on prend des homards. Les ruisseaux en sont remplis et j'en ai vu d'une telle grosseur qu'ils sautaient les petites rivières avec la plus facilité.

—Vous avez donc de bien gros homards, en Normandie ? lui demandai-je.

—Gros monsieur ? je le crois bien. De cinq à six pieds, c'est la grosseur ordinaire.

—Diable ! cinq à six pieds. Mais comment font-ils alors pour vivre dans les ruisseaux.

Le normand hésita pour un instant, mais pour un instant seulement :

—Ah ? c'est que les ruisseaux sont larges et profond en Normandie, monsieur ; larges de 40 à 50 pieds.

—Mais les homards en Amérique, ne vivent pas dans les ruisseaux, mais dans la mer, dans l'eau salée.

—Dans la mer, répondit notre normand sans se déconcerter. Est-ce que vous croyez que nous n'en avons pas dans la mer, en Normandie ? J'ai vu la rade du Havre remplie de homards, au point que l'eau en était toute rouge. Rouge comme du sang de bœuf, monsieur, parole d'honneur.

—Ah ! je vous tiens cette fois-ci garçon. Ne savez-vous pas que les homards ne deviennent rouges qu'après avoir été bouillis ?

—Pour qui monsieur me prend-il donc ? Je sais bien cela. Mais si monsieur savait sa géographie. il saurait qu'il y a sur les côtes de la Normandie des sources d'eau bouillantes que les homards sont forcés de traverser pour se rendre à la mer, et ils sortent de là tout cuits, tout rouges ; prêts à servir au naturel et mettre en salade.

Et mon normand, me jetant un regard triomphant, s'empressa auprès d'un nouveau client, reçut sa commande et jeta au cuisinier d'un voix de stentor :

—Un filet aux champignons ! Un)

Une lettre amusante de Paul-Louis Courrier.

Paul-Louis Courrier, l'admirable pamphlétaire, à qui la petite ville de Véretz vient de payer un tribut d'hommage en lui élevant un monument, Paul-Louis Courrier, dont il a tant été question cette année, ne fut pas seulement un savant helléniste, un archéologue érudit, un officier d'artillerie qui avait horreur de la guerre, de la gloriole militaire, de la vanité nobiliaire, de tous les despotismes, et finalement le plus illustre des vignerons tourangeaux ;— l'éminent compatriote de Rabelais avait été aussi dans sa jeunesse un fantaisiste, un écrivain humoristique à la fois doué d'une merveilleuse finesse ironique à la française, et de cette bonne et franche gaieté gauloise qui provoque et commande le rire.

Il avait trente-trois ans, et il faisait la troisième campagne d'Italie, lorsqu'il écrivait au général Mossel la plaisante lettre que voici :

Mileto, le 10 (septembre 1886.)

J'ai reçu, mon général, la chemise dont vous me faites présent. Dieu vous la rende, mon général, en ce monde-ci ou dans l'autre. Jamais charité ne fut mieux placée que celle-là. Je ne suis pourtant pas tout nu. J'ai même une chemise sur moi, à laquelle il manque, à vrai dire, le devant et le derrière, et voici comment : on me la fit d'une toile à sac que j'eus au pillage d'un village, et c'est là encore une chose à vous expliquer. Je vis un soldat qui emportait une pièce de toile ; sans m'informer s'il l'avait eue par héritage ou autrement, j'avais un écu, et je devins propriétaire de la toile, autant qu'on peut l'être d'un effet volé. On en glosa ; mais le pis fut que, ma chemise faite et mise pour mon maigre corps par une lingère suivant l'armée, il fut question de la faire entrer dans ma culotte, la chemise s'entend, et ce fut là où nous échouâmes, moi et ma lingère. La pauvre fille s'y employa sans ménagements, et je la secondais de mon mieux, mais rien n'y fit. Il n'y eut force ou adresse qui pût réduire cette étoffe à occuper autour de moi un espace raisonnable. Je ne vous dis pas, mon général tout ce que j'eus à souffrir de ces tentatives malgré l'attention et les soins de ma femme de chambre, on ne peut pas plus experte à pareil service. Enfin nécessité, mère de l'industrie, nous suggéra l'idée de retrancher de la chemise tout ce qui refusait de loger dans mon pantalon, c'est-à-dire le devant et le derrière, et de coudre la ceinture au corps même de la chemise, opération qu'exécuta ma bonne couturière avec une adresse merveilleuse et toute la décence possible. Il n'est sorte de calembourgs et de mauvaises plaisanteries qu'on ait faits là dessus ; et c'était un sujet à ne jamais s'épuiser, si votre générosité ne m'eût mis en état de faire désormais plus d'envie que de pitié. Je me moque à mon tour des railleurs, dont aucun ne possède rien de comparable au don que je reçois de vous.

Il n'y avait que vous, mon général, capable de cette bonne œuvre dans toute l'armée ; car, outre que mes camarades sont pour la plupart aussi mal équipés que moi, il passe aujourd'hui pour constant que je ne puis rien garder, l'expérience ayant confirmé que tout ce qu'on me donne va aux brigands en droiture. Quand j'échappai nu de Corigliano, Saint Vincent me vêtit et m'emplit une valise de beaux et bons effets, qui me furent pris huit jours après sur les hauteurs de Nicastro. Le général Verdier et son état major me firent une autre pacotille que je ne portai pas plus loin que la mante, ou Ajello, pour mieux dire, où je fus dépouillé pour la quatrième fois. On s'est donc lassé de m'habiller et de me faire l'aumône, et on croit généralement que mon destin est de mourir nu, comme je suis né. Ayant tout cela, on me traite si bien, le général Reynier a pour moi tant de bonté, que je ne me repens point d'avoir demandé à faire cette campagne, où je n'ai perdu. après tout, que mes chevaux, mon argent, mon domestique, mes nippes et celles de mes amis.

PAUL-LOUIS COURRIER.

FAITS DIVERS

On trouve, dans le *Grand Dictionnaire Universel* de Larousse aux mots *Faits divers*, les lignes suivantes :

Terminons en rappellant qu'un journaliste canadien — à court de *Faits divers*, — se décida à improviser le morceau suivant :

FAITS-DIVERS.

Sous ces deux mots très-élastiques
Tout journal, régulièrement,
Sert chaque jour à ses pratiques,
De canards plus ou moins étiques
Un copieux assortiment.
Pour moi, laissant dans mon pupitre,
Meurtres, vols, accidents, méfaits,
Dussè je passer pour un pitre,
Je calembourde, et quand le titre
Dis : *fais dix vers*, crac, je les fais !

On demande le journaliste canadien : s'il n'est par trop ramolli, nous pourrions lui donner de la besogne.

COUACS

A la police correctionnelle.

—Témoin, levez la main. Qu'est-ce que vous cherchez ?

—" Naïvement " Ma femme.

M. de Calnaux a un ami très superstitieux. Or, hier, cet ami lui faisait remarquer avec émotion que le mois d'octobre a commencé un vendredi.

—Ça ne fait rien, dit Calinaux, qui tient à le rassurer. Ça n'a d'influence que lorsque le premier vendredi est en même temps un 13...

Ce bon M. Vautour.

Un locataire demande des réparations urgentes.

—A quoi bon ? fait le propriétaire : l'Amérique nous annonce des tremblements de terre.

L'élégant R... est renommé à la fois pour son chic et sa parcimonie.

On dit de lui :

—C'est la fleur des pois chiches.

Un individu se présente aux bureaux du personnel, à la préfecture de police, et demande un emploi dans le service de la sûreté.

—Avez-vous, lui demande-t-on quelque aptitude à ce métier ?

—Certainement. Personne ne s'entend comme moi à suivre une piste... Je suis ancien jockey !

Sinistre, mais toujours drôle.

Un condamné à mort va marcher au supplice.

—Ce que je crains pardessus tout, dit il à son gardien, c'est qu'on me manque au premier coup.

—Bast ; répond le geôlier, vous serez plus heureux au second.

Hier soir, au clair de la lune.

—C'est dans mon pays, disait un Méridional c'est chez moi qu'il faut voir la lune. Vous ne vous imaginez pas quelle lune c'est que notre lune !

—Mais si, nous la connaissons la lune en plein midi !...

Au château.

Vers minuit, les châtelains ont cru entendre du bruit dans le jardin. Le père et le fils sont descendus et n'ont vu personne, ils ont tiré quelques coups de fusil en l'air, pour éloigner les malfaiteurs, s'ils étaient cachés quelque part.

—Vous n'avez donc rien entendu, cette nuit ? disent-ils, au jardinier.

—Oh ! si vraiment, répond le brave homme ; j'ai cru qu'on vous assassinait tous !

Textuel.

Sur le boulevard.

—On ne voit plus Gaëten. Que devient-il ? en avez-vous des nouvelles ?

—Accaparé par son Anglaise du mois dernier, miss Arbalette.

—Encore ?

—Elle ne quitte pas de chez lui.

—Oh ! je n'aimerais pas ça du tout, cette miss en demeure !

Champoiseau passe avec un ami devant la vitrine d'un atelier où travaillent une vingtaine de jeunes modistes.

—Peste ! en voilà des demoiselles de magasins !

—Dis plutôt un magasin de demoiselles !

« Amoor & Co ».

Jeune pécheresse à une vieille garde :

—Eh bien, oui ; s'il m'a quitté, mon, cher c'est parce que je ne l'ai pas retenu.

—Fallait le retenir, petite sotte.

—Il devenait trop embêtant.

—Mais l'amour, ma chère, n'est pas autre chose que l'art de se laisser embêter.

—Comment, vous mêlez ainsi dans votre poche les louis avec les sous ?

—Qui sait ! Avec du bonheur, les sous peuvent devenir des louis à leur tour... il faut leur apprendre les bonnes manières !

Veston court et pantalon collant sur ses jambes torses, le similipurchic Antoine Godiveau s'est fait un renom, dans le demi-monde, où l'on s'éritne, par ses vantardises auprès de ces dames.

—Très vlan, ma chasse à courre d'avant-hier, disait il à l'une d'elles; mais j'en ai eu les jambes cassées.

—Pauvre chienchien, on te les a bien mal raccomodées !

—Un avocat venait de faire acquitter un quidam, accusé de vol d'une pièce de drap, et qui avait trouvé moyen de le convaincre de son innocence.

Le lendemain, il voit entrer l'individu dans son cabinet.

—Monsieur, fait l'homme, je voudrais bien régler vos honoraires, mais je n'ai pas d'argent pour le moment.

—Ne parlons pas de cela, mon ami. Le triomphe de la vérité me récompense amplement de mes peines.

—Non pas : chacun son métier, et à défaut d'argent, voice une belle pièce de drap...

—Du drap ! s'écria l'avocat.

—Mais oui, celui pour lequel je me faisais mettre à l'ombre, sans vous. Eh bien, il y en a largement pour deux habillements complets. Nous allons en prendre un chacun, n'est-ce pas ?

Entre deux mendiants établis :

—Qu'est-ce qu'il leur prend donc aux journaux de nos taquiner comme çà ?

—S'ils continuent ce bébinage, les recettes vont encore baisser, et les revenus ne suffiront plus à notre petite existence.

—Faudrait donc toucher au capital !

Deux anciens bohèmes se rencontrent.

—Que fais-tu maintenant ?

—Du bon commerce. Et toi ?

—Toujours des tableaux. Mais c'est le diable pour les vendre. Tu devrais bien m'en acheter un ou deux.

—Pas de moyen. Comprends donc: ce n'est pas quand on gagne de l'argent qu'on peut en dépenser.

Au foyer du Vaudeville, on parlait d'une des plus jolies pensionnaires de la maison, Mlle X....., et on s'accordait à reconnaître qu'elle est très aimée du public.

—C'est très vrai, s'écria une bonne petite camarade, Mlle Z... : " et elle le lui rend bien ! "

L'autre soir, Mlle S..., une des notabilités de la vieille garde, étalait dans une loge, à l'Opéra, de superbes diamants.

—Peste !... s'écria notre confrère W..., on était généreux sous Louis XVIII !

M. de Calinaux a un ami très superstitieux. Or cet ami lui faisait remarquer avec émotion que le mois d'octobre a commencé un vendredi.

—Ça ne fait rien, dit Calinaux, qui tiant à le rassurer. Ça n'a d'influence que lorsque le prémier vendredi est en même temps un 13.....

—On signale de Toulouse un calembour officiel.

M. de Freycinet a été harcelé par les partisans du canal de Narbonne à Bordeaux et, en homme prudent, il n'a rien voulu promettre. Néanmoins, obligé de parler de la question, il hésitait, quand il aperçoi le maire de Toulouse, lequel est brouillé avec un de ces prédécesseurs également présent.

Le président du conseil, qui sait que l'un est le chef des opportunistes et l'autre le chef des radicaux, a du coup, contenté tout le monde... et les canalisateurs.

—Messieurs ! a-t-il dit d'une voix forte, je bois à l'union des deux *maires !*

M. Prudhomme console une pauvre femme, dont le fils est aux grandes manœuvres.

—Voyons, madame, prenez du courage... S'il meurt d'un coup de soleil, ce sera à l'ombre du drapeau français.

Le dernier mot de l'abrutissement

Bos—Dis donc, Népomucène Dupitaranflard, pourrais-tu me dire pourquoi celui qui perd au jeu pend le Christ ?

Rép— ? ? ? ? ?

Bos— Celui qui perd au jeu, est sans gain (sanguin).

Celui qui est sanguin a le sang chaud,

Or, Sancho Pança (sang chaud pend *ça*, pour les lecteurs du *Monde*.)

Savonnée (ça vaut nez)

Nécessaire (nez, c'est cerf)

Cerf-volant (cerf vaut l'ant)

Ante-christ (ant est christ)

Donc, celui qui perd au jeu pend le Christ. As tu saisi ?

(Tête de Népomucène qui revient du marché avec une sôle qu'il a achetée pour sa mère ! ! !)

REVUE DES TRIBUNAUX.

Altéré par Caractère.

Les époux Biroy sont devant le Tribunal ; la femme à la barre des témoins, le mari sur le banc des prévenus.

Biroy, interrogé, donne ses noms, âge et profession ; puis se tournant vers sa femme : Ah ! c'est propre, ce que tu as fait là ?

La femme : Je t'en ai prévenu qu'un jour ou l'autre tu serais sur le banc des malfaiteurs.

Biroy : J'y viens pur comme deux et deux font quatre.

Le juge : Voyons, femme Biroy, adressez-vous au Tribunal.

La femme Biroy : Je viens exprès pour ça.

Le juge : Eh bien, de quoi vous plaignez-vous ?

La femme Biroy : Je me plains que c'est un homme que, si on ne me retire pas de ses mains, je finirai en quatre morceaux.

Biroy : Tu m'arraches des sourires.

La femme Biroy : Les témoins sont là pour dire que c'est un homme qui ne " désivre " pas et qui me bat tous les jours de la semaine, quelque-fois plus.

Biroy : Les témoins, je les méprise comme un verre d'eau.

Le juge (à la plaignante) : Enfin, précisez des faits et ne restez pas dans les généralités.

Biroy : Elle ne sait seulement pas où c'est.

Le juge : Voulez-vous vous taire ? (A la plaignante.) Quand votre mari vous a t-il porté des coups, et quels coups ?

La plaignante : Quand ? Mais toujours ; un feignant qui bat le pavé du matin au soir.

Biroy : Bon, c'est le pavé que je bats à présent.

La plaignante : Oui, et moi le soir en rentrant.

Le juge : Mais le jour de la scène, quels coups vous a-t-il portés ?

La plaignante : Il m'a jeté son manger à la figure.

Le juge : Vous a t-il fait des blessures ?

La plaignante : Non, c'était de la panade.

Le juge : Il ne vous a pas jeté le plat avec ?

La plaignante : Non, mais la panade m'a enberné la figure, floc ! que j'ai mes effets massacrés.

Biroy : Et toi, le jour que tu t'es assise sur mon chapeau, est ce que je t'ai traînée devant le Tribunal ?

Le juge : Enfin, reconnaissez-vous que vous maltraitez votre femme ?

Biroy : Quand je suis en ribote, naturellement.

Le juge : Comment, naturellement ?

La plaignante : Il y est tous les jours.

Biroy : M'sieu, v'la le papier (il tend un papier).

Le juge : Qu'est ce que c'est que ce papier ?

Biroy : Un certificat.

Le juge : (après avoir lu) : Eh bien ? c'est un certificat d'un perruquier ?

Biroy : Oui, qui déclare comme quoi il me rase depuis dix-huit ans, deux fois par semaine.

La plaignante : Tu me rases depuis plus longtemps que ça, toi.

Le juge : Qu'est-ce qu'il prouve, ce certificat ?

Biroy : Ecoutez, mon président, vous ne pouvez pas savoir... Les femmes, ça vous a comme ça des petits airs devant le monde ; mais cette femme-là, mon président, serait à un noble, à un notaire, à quelqu'un de la haute, qu'il y ficherait des piles... Je suis d'une bonne famille, moi ; j'ai même eu une position dans les chemins de fer.

Le juge : Quelle position ?

La plaignante (tendant le bras) : Cette position là... quand les trains passaient, il était cantonnier.

Biroy : Oui, et elle me buvait mon argent, vu qu'elle ne se gêne pas, non plus, pour la chose du casque.

Le juge : Vous lui donnez un bon exemple !

Biroy : Moi, ça vient d'un caractère altéré de sa nature. On voit toujours quand un homme a bu ; mais on ne voit jamais quand il a soif.

La plaignante : Il casse tout à la maison, il a démantibulé jusqu'au lit.

Biroy : Oh ! pour le lit, ça vient de ce qu'il n'était pas solide et que j'ai le sommeil lourd.

Le tribunal condamne Biroy à quinze jours de prison.

Biroy : Ah ! les femmes font de jolis chefs-d'œuvres..

La plaignante. Oui, ta mère en a fait un beau, c'est vrai.

PARISIENNERIES

Un terrain vague :—l'Océan Atlantique.

***

Il faut avoir plusieurs cordes à son art.

***

Une jolie annonce trouvée dans l'avenue de Clichy à Paris :

Grand déballage de foulards

Pour femmes

Ayant de petits défauts

Au premier d'abord, on hésite, mais au second, plus de doute. Du moment que ce ne sont que de " petits défauts ", il est bien évident qu'il s'agit des foulards.

***

Un comble, par hasard :

—Avoir le caractère tellement renfermé que ça se sent dans l'appartement !

***

On lit dans une feuille très féminine :

" Il y a trois sortes de mollets : les triagles, les pilliers et les balustres !

***

Fable-express du *Journal des Abrutis :*

Des chaumières bordaient un palais somptueux
Qui, plein d'un vain orgueil, riait de ces pauvrettes,
Mais elles répondaient : ainsi l'on est heureux.

MORALITÉ.

Oui, soyons pauvres *mais honnêtes.*

***

Totor, six ans, veut absolument devenir journaliste. Hier, il entre triomphalement chez sa mère :

—Eh bien ! maman, je te l'avais bien dit, c'est Georgette qui a mangé la grosse poire verte.

—Comment le sais-tu !

Totor, avec désinvolture :

—Parbleu ! je l'ai *s'interviewée !*

***

Signalons une jolie page illustrée dans le *Charivari*. Les douzes charges du dimanche sont drôles, on n'a que l'embarras du choix.

Pif nous montre M. Pasteur chez M. Grévy " inoculant les lapins au lieu de les chasser " ; une dame de comptoir apercevant un officier en retraite dans son ancien uniforme.

—*Ciel, s'écrie-t-elle, c'est lui !..... En lancier ! Comme il y a vingt ans !..... Quels souvenirs !*

Un agent rencontre un voyou emportant un cadavre féminin.

—*Qu'est-ce que vous portez là !*

—*Une femme que je viens d'assassiner.*

—*Vous plaisantez !*

—*Non..... c'est donc défendu ?*

***

Etes vous versé dans les choses militaire ! Si oui, vous m'expliquerez peut-être ce qui suit.

C'est une phrase extraite d'une " nouvelle " publiée par un journal parisien. Il s'agit d'un officier :

" Retraité sans blessure grave, comme chef de bataillon, à trente-cinq ans : il était amputé du bras gauche."

Il était amputé du bras gauche, et " ça ne compte pas " comme " blessure grave " ? Mazette, il faut donc être invalide à la tête de bois !

***

Cueilli dans un album :

" L'homme aimable est celui qui écoute avec intérêt des choses qu'il sait de la bouche de ceux qui les ignorent. "

***

Un industriel songe à établir dans une grande ville de province un four crématoire.

Il explique son plan à quelques intimes.

—Vous verrez, je ferai quelque chose de gentil, d'engageant. Personne ne voudra plus se faire enterrer et je soignerai si bien mes clients que tous le monde viendra chez moi.

—Possible, remarque judicieusement Calino, mais vous aurez beau les soigner, vos clients, ils ne reviendront pas deux fois.

***

Mœurs américaines..... de Paris.

Ne sachant plus que faire pour attirer les locataires dans son immeuble, un propriétaire ingénieux vient de lancer cette circulaire à sensation :

A louer : Magnifique hôtel situé aux Champs-Elysées ..... Eau, gaz, électricité, téléphone et ballon captif.

***

Chez un charcutier, un enfant joue avec un énorme couteau.

La mère qui le voit, accourt tout effarée :

—Veux-tu bien laisser cela ? petit malheureux !

Le charcutier (*tranquille*).—N'ayez pas peur, madame, il n'abîmera pas mon couteau, il est solide.

Un passant est suivi, sur les boulevards, par un gamin déguinillé qui répète à son oreille :

—Un sou, mon bon monsieur, donnez-moi un sou, je n'ai pas dîné.

Moi non plus, je n'ai pas dîné, murmure le passant, en manière de monologue plutôt que de réponse.

—Ah ! ben alors, dit le gamin, mettez deux sous... nous dînerons

Une petite question :

—Savez-vous de quoi est mort le célèbre Gall, l'inventeur de la phrénologie ?

—De vieillesse ?

—Non pat, de la trichine.

—? ? ?

—Voyons, ne dit-on pas encore aujourd'hui : le *Porc tue Gall ?*

—Un monsieur, qui doit quitter son appartement, vient, pour ce visiter un autre, dans une maison qu'on lui a indiquée.

Avant toute chose, il interpelle le concierge :

—Avez-vous des pianos dans le voisinage ?

—Monsieur n'aime pas cet instrument ?

—Je ne l'aime pas quand il m'empêche de travailler. Or, pour travailler, j'ai besoin de calme, de silence.

Oh ! bien, alors, monsieur, peut louer ici sans crainte ! A la vérité, il y en a une douzaine dans le quartier. Mais pas de danger que monsieur ne soit incommodé.

—Comment ?

—Monsieur ne les entendra pas.

—Par quel miracle ?

—Nous avons un serrurier à côté et un emballeur dans la maison.

Le gendre et le médécin.

—Eh bien ! docteur, que pensez-vous de l'état de ma belle-mère ? Elle me paraît bien bien bas.....

—Rassurez vous, mon cher..... Elle souffre d'un asthme, et c'est un brevet de longevité.

—Oh !..... vous la guerirez n'est-ce pas ?.....

Bobinet est aveugle depuis seize ans. Mme Bobinet, sa moitié, est restée la femme la plus insupportable du monde.

—Eh bien, disait Bobinet à un ami, tu sais que j'ai peu de plaisir à entendre mon épouse. Malgré tout, ça me serait encore une grande joie de la revoir.

Au foyer des artistes.

—Bon, ça, dit l'ingénue à la jeune première, voilà que les mariages de théâtre commencent à reprendre joliment.

—Eh bien, moi, ça ne me tente guère.

—Pourquoi donc ?

—Parce que je n'ai pas à être battue.

—Battue ?

—Vois ceux d'a présent : pas encore mariés, et on ne parle déjà que de main-levées !.....

Petits jeux..... de mots de la géographie et du hasard.

Depuis plusieurs jours, dans tous les journaux, vous trouvez cette rubrique :

" Le *choléra est à Pest.* "

Ah ! vraiment, le choléra est à....

Peste !

Où peut on être mieux qu'au sein de sa famille ?

On revient souvent rond d'une partie carrée.

CONSOMPTION—J'ai un remède positif pour la maladie indiquée ci-dessus ; par son usage, des milliers de cas de la pire espèce et très anciens peuvent être guéris. Vraiment, ma foi est si grande dans son efficacité, que j'enverrai deux bouteilles gratuitement avec un traité de valeur sur la maladie, à toute personne souffrant de cette maladie. Donnez l'adresse du bureau de poste et pour l'express.
Dr T. A. SLOCUM, succursale : 32 rue Yonge, Toronto.

LA FEMME MUETTE

Dans un certain pays barbare, non policé en mœurs et bien différent du nôtre, il y avait un mari si pervers d'entendement, qu'ayant acquis en mariage une femme muette, s'en ennuya : et voulant se guérir de cet ennui, et elle de sa mutterie, le bon et considéré mari voulut qu'elle parlât, et, pour ce, eut recours à l'art des médecins et chirurgiens, qui, pour la démuettir, lui incisèrent et bistourisèrent un enciliglotte adhérant au filet. Bref elle recouvra santé de langue ; mais icelle langue voulant récupérer l'oisiveté passée, parla tant, tant et tant, que c'était bénédiction. Le mari, lassé, recourut au médecin, le priant et conjurant, qu'autant il avait mis de science en œuvre pour faire caquetor sa femme muette, autant il en employât pour la faire taire. Alors le médecin cofessant que limité est le savoir médical, lui dit qu'il avait bien pouvoir de faire parler sa femme, mais que faudrait art bien plus puissant pour la faire taire. Ce nonobstant, le mari supplia, pressa, insista, persista ; si bien que le savantissime docteur découvrit, en un coin des registres de son cerveau, remède unique et spécifique contre cette interminable parlement de femme ; et ce remède, c'est surdité de mari. " Oui-dà, fort bien, dit le mari ; mais de ces deux maux, voyons quel sera le pire : ou entendre la femme parler, ou rien entendre du tout. "

Pendant que le mari là-dessus en suspens était, médecin de médicamenter par provision, sauf à consulter par après. Bref, par certain charme de sortilège médical, le pauvre mari se trouva sourd, avant qu'il eût achevé de pélibérer s'il consentirait à la surdité. L'y voilà donc, et il s'y tint faute de mieux ; et c'est comme il faudrait agir en opération de médicine. Qu'arriva-t-il ? Écoutez, et vous le saurez. Le médecin à la fin de besogne demandait force argent, mais c'est à quoi ce mari ne peut entendre, car il est sourd, comme vous savez ; le médecin pourtant, par ses gestes siguificatifs, argent demandait et redemandait, jusqu'à s'irriter et colérier : mais, en pareil cas, gestes ne sont entendus : à peine entend on paroles bien articulées, ou écritures attestées et réitérées par sergents intelligibles. Le médecin donc se vit contraint de rendre l'ouïe au sourd afin qu'il entendit à payement, et le mari de rire, entendant qu'il entendait ; puis de pleurer, par prévoyance de ce qu'il n'entendrait pas Dieu tonner dès qu'il entendrait parler sa femme.

Or de tout ceci résulte conclusion moralement morale, qui dit qu'en cas de maladies et de femmes épousées, le mieux est de se tenir comme on est, de pour de pis.

Il y a peu de femmes si parfaites, qu'elles empêchent un mari de se repentir, au moins une fois le jour, d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point.

Les petits trucs de collignon

Madame, quand vous prendrez le fiacre de Madame Bovary, méfiez-vous du cocher que vous dénonce Aurélien Scholl dans le *Matin*.

Un jeune homme d'une tenue soignée et une jeune femme voilée se promènent dans l'avenue Gabriel. Passe un fiacre ; le couple s'y installe, et le jeune homme dit : Au bois de Boulogne.

Le cocher fait la grimace et se dirige au petit trot vers la place de l'Étoile. A peine arrivé au coin de l'avenue Friedland, le cocher change brusquement d'itinéraire, tourne à droite et revient en ville.

Le jeune homme se penche.

—Ah ! ça, cocher, vous ne savez donc pas où est le bois de Boulogne ?

—Silence ! fait le cocher d'un air mystérieux, et il fouette son cheval à tour de bras.

—Cocher ! êtes-vous sourd ?

—Taisez-vous, au nom du ciel !

Le cheval prend le galop.

Furieux, le jeune homme crie d'arrêter.

Le cocher arrête au rond-point.

—Faut me pardonner, bourgeois, dit il en clignant de l'œil. J'ai vu le mari de madame derrière nous... Il avait l'air de nous suivre.

—Comment, mon mari ?

—Madame ne me reconnaît pas ? Elle a pourtant pris ma voiture plus d'une fois en sortant du théâtre...

—Mais mon mari est à Vichy.

—Alors, c'est quelqu'un qui lui ressemble...

Le jeune homme, profondément ému, donne 10 francs au cocher qui dit à un carmarade : — Il me réussit presque toujours, ce coup-là !

GRAPILLAGES

Retour de la chasse.

—Et ce gibier, où est-il ?

—Je n'ai pas pu tirer un seul coup de fusil.

—Pourquoi donc ?

—Mon chien avait trop chaud.

—Et alors ?

—Il s'est obstiné à marcher dans son ombre.

Trois heures du matin. Un monsieur fait un vacarme affreux devant une pharmacie. Enfin, une croisée s'ouvre à l'entresol.

—Qu'est-ce que vous voulez ? demande le pharmacien.

—Je voudrais un peu de pommade de concombre !

Fureur du pharmacien.

—Vous êtes grossier ! reprend le monsieur avec dignité. C'est bien, je vais réveiller un autre pharmacien.

Dialogue :

—Alors, tu crois que ta femme te trompe ?

—J'en suis certain...

—En as-tu la preuve ?

—Depuis neuf jours, elle a reçu neuf lettres... Elle est sortie neuf fois à la même heure...

—Ah ! ça, mais, c'est la preuve par neuf.

La fortune de deux marchands Cubains. — Mercredi dernier, Senor Eduardo Marquez del Pino et Senor Lazaro Vila, deux messieurs Cubains, résidant à New-York, où ils étaient engagés dans un commerce de tabac au No. 322 13ème rue Est, ont rencontré un reporter du *Picayune*. L'objet de la visite de ces messieurs à Orléans était de collecter la somme de $10,000 de la comp. de la Loterie de l'État de la Louisianes somme à laquelle ils avaient droit comme possesseurs de la moitié du billet No. 72, 489 qui gagna le 14 Septembre, le troisième prix capital de $20,000. Nouvelle Orléans. Le. *Picayune*, 25 Sept.

Voici un moyen mis en pratique pour faire valoir la monnaie qui n'a plus cours.

Passant devant un aveugle, X... jette un sou dans sa sébile.

A peine a-t-il fait quelques pas que le mendiant le rappelle :

" Hé ! pst ! pst ! monsieur...

—C'est à moi que vous en avez ? demande X... en se retournant.

—Oui, monsieur, vous m'avez donné un sou qui n'a plus de cours, il est suisse.

—Mais, étant privé de la vue, comment avez-vous pu vous en apercevoir ?

—Oh ! ce n'est pas moi. C'est mon chien que j'ai dressé à discerner la bonne monnaie de l'autre. Sans cela je serais trop souvent volé. "

X... lui donne cinq autres centimes sans lui reprendre le sou suisse, bien entendu, et s'en va.

A quelques jours de là, X..., fait la même aumône au même aveugle. Chose surprenante ! le mendiant le rappelle encore et lui adresse la même observation.

" Comment ! se dit X..., j'ai donc accaparé tout le cuivre d'Helvétie ! " Il prie le mendiant d'agréer ses excuses, répare son erreur et le quitte, mais non sans concevoir quelques soupçons qu'il veut éclaircir.

Il se poste à distance de l'aveugle, de manière à ne pas être vu... de son fameux chien, et l'observe.

Il n'attend pas longtemps.

Un monsieur passe et laisse tomber une pièce dans la sébile.

X..., qui ne perd pas de vue son mendiant, l'aperçoit substituant prestement un sou suisse à celui qu'il vient de recevoir, et interpellant aussitôt le charitable monsieur tout comme il avait interpellé X... quelques instants auparavant.

Que dites vous de ce stratagème ?

Il s'agissait d'une demande en séparation de corps. Mme Crémieux, plaidant pour la demanderesse, tousse, crache, se recueille, met la main sur ses yeux, puis, d'un ton attendri, s'adresse au tribunal dans le patois suivant consacré chez Thémis :

Messieurs, outragée dans *notre* qualité d'épouse, blessée dans *nos* affections de mère, *nous* venons, avec confiance, invoquer la séparation de corps..... Oui, messieurs, on a eu l'audace d'introduire une concubine dans *notre* maison ; on a donné à *notre* rivale un groom, une voiture et quatre chevaux, on a abusé de *notre* faiblesse et *notre* candeuur. On a froissé *notre* pudeur, terni *notre* vertu par des imputations calomnieuses ; on a la cruauté, que dis-je..... la barbarie de *nous* séparer de *nos* enfants, des enfants que nous avons portés dans *nos* flancs, que nous avons nourris de *notre* lait.

Un auditeur dévisageant Mme Crémieux :

—Pauvres enfants !

Rires dans le public et même parmi les juges.

Ninon se trouva un jour au sermon aaprès d'une Mme Paget, femme d'un maître de requêtes, et qui était galante. Cette femme prit grand plaisir à causer avec elle, et demanda à Dupin, trésorier des menus plaisirs, qui elle était.

—C'est Mme d'Argencourt, de Bretagne, qui vient plaider ici.

L'autre le crut, et dit à Ninon :

—Madame, vous avez donc un procès ? Je vous y servirai ; j'aurais la plus grande joie du monde de solliciter pour une aussi aimable personne.

Ninon se mordait les lèvres de peur de rire. Bois-Robert, en ce temps-là, la salua.

—D'où connaissez-vous cet homme ? dit Madame Paget.

—Madame, je suis la voisine, je loge au faubourg.

—Ah ! Je ne lui pardonnerai jamais de nous avoir quittés pour une vilaine.

—Ah ! madame, dit Ninon un peu déferrée, il ne faut pas croire tout ce qu'on dit ; c'est peut être une honnête fille. On en peut peut-être dire autant de vous ou de moi : la médisance n'épargne personne.

En 1764, la Miré, de l'Opéra, plus célèbre courtisane que bonne danseuse, causa à son amant une maladie qui le mit au tombeau. Un plaisant lui fit l'épitaphe suivante : *Mi, ré, la, mi, la.*

Quand une femme a le don de se taire,
Elle a des qualités au-dessus du vulgaire.
C'est un effort du ciel qu'on a peine à trouver ;
Sans un petit miracle il ne peut l'achever.

Un auteur médiocre disait à Piron qu'il désirait faire un ouvrage où personne n'eût travaillé et ne travaillât jamais.

" Vous n'avez qu'à faire votre éloge, " dit Piron.

Les boulevards.

Depuis quelques jours, des marchands russes ambulants offrent aux premeneurs de magnifiques peaux d'ours blanc.

—Achètes-en une, disait une jeune dame à son vieux mari : tu y seras comme chez toi.

Dérobé à Jules Moineaux.

Ce a se passe en correctionnelle.

Le plaignant.—Oui, monsieur le président, je reconnais ce mouchoir, il était bien à moi.

Le président.—Qu'en savez-vous ? Il n'a rien de particulier : j'en ai un pareil dans ma poche.

Le plaignant,—Cela ne métonne pas : on m'en a volé plusieurs.

En omnibus.

—Conducteur, vous m'arrêterez rue de Rivoli.

—Quel numéro, madame ?

—257, au troisième.

—Très bien madame. « Nous y passons. »

Mœurs américaines... de Paris.

Ne sachant plus que faire pour attirer les locataires dans son immeuble, un propriétaire ingénieux vient de lancer, cette circulaire à sa sensation :

A louer : « Magnifique hôtel situé aux Champs-Elysées, gaz electricité, téléphone et ballon captif ! »

Deux ménagères traitent de l'éternelle et toujours palpitante question des bonnes :

—Les miennes me rendront folles.. Quelquefois j'en pleure...

—Les voilà, les véritables chagrins domestiques !

A une station balnéaire.

Un baigneur nouvellement arrivé, montrant à un de ses amis une cabotine du théâtre de l'endroit :

—Très jolie, cette petite. Qui est-ce ?

—C'est la maîtresse... des voyageurs...

Balzac, dans sa propriété de Ville-d'Avray, était voisin du marquis de X..., et venait lui faire visite souvent en négligé du matin.

Un jour, trouvant chez son voisin une nièce du marquis, l'auteur du "Père Goriot" crut devoir s'excuser.

—Monsieur de Balzac, lui répondit spirituellement la jeune femme, quand j'ai lu nos livres, je ne me suis jamais occupe de la reliure.

La comtesse de X..., qui plaide en divorce, apprend, l'autre jour, par un ami, que son mari vient de mourir subitement.

—Enfin ! s'écria t-elle, vous voyez qu'il commence à reconnaître ses torts !...

—Ah ! mon ami ! quelle triste mine !... Tu as une joue enflée ?

—Je souffre horriblement des dents depuis trois jours... Je sors de chez mon dentiste.

—Et qu'est-ce qu'il ta arraché ?

—Il m'a arraché... vingt francs.

L'Annam est à la mode.

Voici donc un mot d'Annamite.

Il lit dans un journal européen le compte rendu d'une exécution capitale.

—Le condamné était un guerrier ? demande-t-il.

—Oui, il était en état de porter les armes.

—Et la victime ?

—Aussi.

—Alors, pourquoi votre grand chef se prive-t-il de deux guerriers ?

Goutran de la Houppelandière pose pour matamore.

—Mais, comment se fait il ? lui dit un ami... Je ne te vois jamais toucher un fleuret...

—Avec ça... Mon cher, je fais des armes tous les matins pendant deux heures...

—Où ?

—Chez moi.

Avec qui ?

—Tout seul...

Entre épouses mécontentes de leur sort :

—Mon mari est un être insupportable...

—Et le mien donc ?

—Henri met continuellement des bâtons dans les roues...

—Arthur fait mieux : il me « les » met sur l'échine !

UNE OFFRE LIBERALE

La " Voltaic Belt Co, " de Marshal Mich. offre d'envoyer ses célèbres ceintures voltaiques et ses applications électriques, pour un essai de 30 jours, à tout homme affligé de débilité nerveuse, perte de vitalité ou de virilité, etc. Des circulaires illustrées donnant tous les détails sont envoyées sous enveloppes cachetées, port payé. Ecrivez leur de suite.

JE GUERRIS LES CONVULSIONS ! Lors que je dis que je guéris, je n'entends pas dire simplement que je les fais disparaître pour un temps et qu'ils reparaissent après. J'ai fait ne ces maladies, *attaques Épileptiques* ou *haut mal*, une étude de tout ma vie. Je garantis que mon remède guérit les plus mauvais cas. Parce que d'autres n'ont pu réussir, ce n'est par une raison pour que vous ne soyes pas guéri maintenant Demandez de suite un traité et une bouteille gratuits de mon remède infaillible. Donnez l'adresse pour l'expres et le bureau de poste. L'essai ne vous coute rien et je vais vous guérir. Adresser au Dr F. H. G. Root, Succursale, 37, ne Young, Toronto.

PRIX CAPITAL $75,000
Billets $5 seulement, parties en proportion.

L.S.L.

Compagnie de la Loterie de l'État de la Louisiane

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et trimestriels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que le jout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Commissaires.

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

J. H. OGLESBY,
Pres. Louisiana National Bank
J. W. KILBRETH.
Pres. State National Bank
A. BALDWIN,
Pres. New-Orleans National Bank

Incorporée en 1868 pour 25 ans par la Législature pour des fins d'éducation et de charité, avec un Capital de $1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de $550,000.

Par un vote populaire écrasant, ses privilège devinrent partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A. D., 1879.

La seule loterie votée et endossée par le peuple d'aucun état. Ne fait jamais de déduction et ne retarde jamais.

Les grands tirages simples ont lieu mensuellement, *et les tirages extraordinaires ont lieu régulièrement tous les trimestres au lieu de tous les semestres, comme auparavant, commençant en mars 1886.*

OCCASION SPLENDIDE DE GAGNER UNE FORTUNE. ONZIEME GRAND TIRAGE, CLASSE L, DANS L'ACADEMIE DE MUSIQUE, A LA NOUVELLE ORLEANS, MARDI, LE 9 NOVEMBRE 1886, 198ème TIRAGE MENSUEL.

Prix capital - - $75,000

100,000 Billets à cinq piastres chaque. Fraction en cinquièmes en proportion

LISTE DES PRIX

1	Prix Capital de	$75,000	$75,000
1	" "	25,000	25,000
1	" "	10,000	10,000
2	Prix de	6,000	12,000
5	"	2,000	10,000
10	"	1,000	10,000
20	"	500	10,000
100	"	200	20,000
300	"	100	30,000
500	"	50	25,000
1000	"	25	25,000

PRIX APPROXIMATIFS

79	Prix d'Approximation de	$750	$6,750
9	" "	500	4,500
9	" "	250	2,250

1967 prix s'élevant à.....$265,500

Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie à la Nouvelle-Orléans.

Pour de plus amples informations, écrivez lisiblement, donnant votre adresse au long.

MANDATS DE POSTE, Mandats d'Express, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire, Billets de banque par Express (à nos frais) doivent être adressées

M. A. DAUPHIN,
Nouvelle-Orléans, La

ou à M. A. DAUPHIN,
Washington D. C

Faites les mandats de poste payables et adressez les letrres enrégistrées à

NEW-ORLEANS NATIONAL BANK,
New-Orleans, La

A. Cassan

DESSINATEUR
—ET—
GRAVEUR SUR BOIS
(Edifice de LA PATRIE)
35, rue ST-GABRIEL, 35
MONTREAL,

AVIS AUX MERES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille du " Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égale, et votre petit mande sera soulagé immédiatement.

Ayez confiance, ô mères, ce remède est infaillible. Il guérit la dyssenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général.

" Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants " est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des Etats-Unis.—Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts. a bouteille.